

The background of the cover is a classical-style painting of a rural landscape. In the foreground, a river flows from the left towards the right. Two white swans are swimming in the water. The middle ground is dominated by a dense line of large, leafy green trees. To the left, a red brick building with a tower is visible in the distance. The sky is filled with large, dramatic clouds in shades of blue, grey, and white, with several birds flying across it.

Rossano Rosi

LE PUB D'ENFIELD ROAD

roman

LES IMPRESSIONS NOUVELLES

Ouvrage publié avec l'aide
de la Fédération Wallonie-Bruxelles



Couverture : John Constable, *Wivenhoe Park, Essex*, 1816 (détail)

Mise en page : Mélanie Dufour

© Les Impressions Nouvelles – 2020

www.lesimpressionsnouvelles.com

info@lesimpressionsnouvelles.com

Rossano Rosi

**LE PUB
D'ENFIELD ROAD**

roman

LES IMPRESSIONS NOUVELLES

Au commencement était le calembour. Et ainsi de suite.
(Murphy)

Voici pourquoi.
(Balzac)

Il poussa de ses doigts gelés la porte vermoulue du pub et observa, dans la lumière grise de la nuit qu'un nez rougi perçait, la jolie enseigne : "The Swan & Hoop". La question des prochaines élections se fit alors toute menue dans sa tête, laissant la place à un pur plaisir topographique, dont cette enseigne était pour ainsi dire le symbole. Elle donnait enfin à Enfield Road ce petit air anglais de toujours, né à l'époque — se plaisait-il à imaginer — où, entre les bêlements des moutons et les ombelles des ormes, fut tracée la voie romaine enfouie sous l'artère contemporaine, un petit air bien anglais, chaud comme un morceau de tweed, une cuiller de confiture d'oranges ou un verre de sherry, un petit air façonné par l'histoire en somme — un petit air que lui déniaient aujourd'hui les illuminations cosmopolites, trop cosmopolites, hélas! ponctuant cette avenue antique de l'extrême nord de Londres. Certes, c'est tout enrobées de bouffées de cardamome ou de cannelle que ces illuminations étaient venues se poser

en ces lieux depuis les quatre coins de l’“Empire”, “Empire” bien oublié... bien oublié au fond d’un buffet... — et dont il n’aurait subsisté, seules traces de l’existence de ce gros gâteau disparu, que ces exotiques miettes électriques! Raymond Raymont s’emberlificotait dans sa métaphore et, tout en ayant l’impression d’avoir retrouvé un peu de l’Angleterre de Virginia Woolf ou d’Agatha Christie, il observa brièvement les nuages et se demanda un quart de seconde quel serait le temps de ce petit séjour, s’il gèlerait, s’il neigerait, s’il pleuvrait, s’il ferait doux.

L’enseigne, fraîchement repeinte, oscillait presque gaïement au gré du vent glacé. Elle était, dans cet ensemble décrépît qu’une nuit mate rendait encore plus décrépît, elle était ce qui semblait de plus neuf. L’immeuble, lui, était une espèce de cube trapu, à la façade et aux corniches si lasses qu’un passant innocent (et bien sûr Raymond Raymont était un passant innocent, si innocent qu’il n’entendait pas son gros insecte bourdonner au fond de sa poche) aurait pu se dire que toute l’authentique beauté, tout l’authentique style, ce style indéfinissable qui fait qu’un *bon vieux pub* ne peut que ressembler à un *bon vieux pub*, n’avait été préservé, comme la jeunesse d’un vieillard l’est surtout dans ses yeux, que dans cette enseigne soignée, proprette, faussement antique, purement anglaise, naïvement attachante.

Raymond Raymont pénétra dans le pub d’Enfield Road, il en repoussa non sans effort la porte, dont les gonds étaient en phase terminale, et il fit quelques pas à l’intérieur de la taverne; il ne s’était pas rendu compte que son gros insecte, après avoir cessé de bourdonner, ve-

nait maintenant d'émettre plusieurs signaux désespérés — graves et brefs, signe d'une extinction imminente. Il était tout à son examen de ce pub décati, néanmoins charmant, de grande banlieue.

Quelque chose clochait.

Il n'aurait pu dire quoi, et ses petites cellules grises turbinaient à plein régime pour mettre le doigt sur ce "quoi".

Quelque chose clochait... Mais cela n'empêchait nullement le pur plaisir qu'il éprouvait — enfin — de traverser les cloisons de son cœur pour se répandre dans tout son organisme. Raymond Raymond en avait oublié jusqu'au heurt curieux dont il avait été victime (à moins qu'il en ait été le coupable : victime et coupable, dans un télescope réussi, se dissocient malaisément) en se dirigeant vers la sortie de la National Gallery, quelques heures plus tôt, cette après-midi même. Il avait, crâne incliné vers l'avant, foncé droit sur le front d'un *inconnu* dont il avait malgré lui humé les atomes parfumés que sécrétaient les pans de son écharpe et la fourrure drue de sa toque, lesquels atomes, en lui fouettant les narines en même temps que venaient lui fouetter les épaules les pans de cette écharpe et les poils moelleux de cette toque, avaient prouvement activé en lui le levier grinçant de la pompe à souvenirs (qui donc était cet *inconnu*?), avant que, d'un geste brusque de la main parti du bas vers le haut :



— une espèce de geste de chef d'orchestre en somme —, il ne dissipe en l'air ces vains fantômes. Mais non... ce vieil homme à l'écharpe et à la toque parfumées, avec ces yeux verts qu'il avait eu le temps d'apercevoir, ce n'était après tout qu'un *inconnu*... Ce ne pouvait être qu'un *inconnu*...

De *qui* aurait-il pu bien s'agir ?

Et pourtant... et pourtant... il y avait quelque chose dans ce parfum, comme dans ce regard vert de vrille que le vieil homme lui avait lancé, quelque chose de familier... Ces yeux perçants aperçus brièvement sous ce haut front que venait encadrer une toque en wolverène — sa mémoire n'arrivait pas à les identifier. Il aurait pourtant juré... Ah ! le levier était décidément trop rouillé ! Alors qu'il avait toujours eu une mémoire infailible, voilà qu'il avait l'impression — était-ce l'âge ? était-ce le commencement de la fin ? était-ce l'imminence de la retraite ? — que lui échappaient de plus en plus de détails : ce genre de chers détails, tels un prénom, un visage ancien, un titre ou une date, qui donnent tout leur sel aux images du passé...

Raymond Raymond refit son geste brusque ; il reprit son examen minutieux de la taverne.

Les murs, pisseux, lépreux, étaient ornés de gravures, pisseuses, lépreuses, dont un buveur innocent (et bien sûr, Raymond Raymond était un buveur innocent) eût pu croire qu'elles imitaient non sans un certain talent l'ambiance des toiles de John Constable, dont on trouvait d'ailleurs un autre écho dans les jolies décorations de ces objets en faïence — boîtes à bonbons, soucoupes —

qu'une grosse main délicate avait pris la peine, un jour, de poser entre les bouteilles d'alcool et les verres.

Entre ces gravures extrêmement anglaises, il y avait, la plupart un peu moins anglaises (quoique leurs faces brutales ne leur eussent pas refusé de figurer parmi le petit peuple d'un roman de Charles Dickens), des photographies de footballeurs de Tottenham, dont les noms, aussi exotiques que les illuminations d'Enfield Road, ornaient en menus caractères le bord inférieur de ces portraits. Le stade des Spurs ne se situait qu'à une poignée de lieues du pub, quelque part vers le sud-est, suffisamment proche pour que les habitants du coin s'en déclarent des supporters naturels, des fans du premier cercle. Les fanions du club étaient d'ailleurs visibles, çà et là, derrière le comptoir, où s'alignaient, étincelants, des dizaines de verres. Le plancher était recouvert de tapis orientaux, ou supposés tels, dont n'étaient plus identifiables que la trame et des franges aussi poisseuses que des cheveux sur le crâne d'un cadavre exhumé de sa terre grasse. Les banquettes, crevées, laissaient apparaître un rembourrage jaunâtre qui évoquait un bloc de graisse de Joseph Beuys ; les chaises étaient écaillées et parfois bancales, à l'instar des buveurs ou des tables.

Or, malgré cet aspect misérable, ou plutôt *du fait même* de cet aspect misérable, Raymond Raymont ne put s'empêcher de s'écrier, au moment où il posait son mackintosh sur l'une de ces pauvres banquettes et qu'il se dirigeait d'un pas décidé vers le bar afin d'y commander une pinte (dont il se réjouissait de regoûter, après tant d'années, la

mousse tiède), il ne put donc s'empêcher de s'écrier inté-
rieurement, tout en soupesant dans sa poche le bon vo-
lume qui y reposait et en réduisant à la dimension d'un
atome quelconque la question tout aussi quelconque,
mais obsédante, des élections à venir :

“Me voici *enfin* à Londres!”

Car c'était la première fois, depuis son arrivée le ma-
tin même dans la capitale britannique, qu'il avait le sen-
timent d'être en mesure de prononcer, fût-ce en pensée,
cette simple phrase : “Me voici *enfin* à Londres!” — en
veillant à donner leur sens le plus fort, juste après l'em-
phase mise sur le centre de la phrase, aux deux derniers
mots de l'énoncé. Aucun des quartiers irréels traversés
jusqu'ici ne lui avait donné cette impression, l'impression
d'être à Londres, si ce n'est au prix d'une sorte d'artifice,
d'une sorte de mensonge. Mensonge? Pourtant Raymond
Raymont n'était pas soudain devenu dément : il n'ignorait
pas qu'il était bel et bien à Londres. Ou plutôt : sur le
territoire de ce qui était maintenant Londres.

Ce qu'il avait eu sous les yeux au cours de cette très
longue journée, depuis l'arrivée à Greenwich et l'entrée
dans ce Londres, aurait certes pu faire l'objet de belles
photographies (comme celles qu'il aurait voulu songer à
prendre depuis les hauteurs de Greenwich, s'il y avait pen-
sé au bon moment, là, un pied dans chaque hémisphère,
en profitant à merveille des qualités brumeuses de cette
étrange lumière bleue sur le fond de laquelle se découpait
finement, minuscule à côté de l'amplitude du panorama
emplissant le cadre, la silhouette sombre de toute la pe-
tite troupe bélante de ses ouailles; puis il s'était presque

aussitôt laissé dériver vers ces irrémédiables nuages, d'où s'évacuait tout élément humain), photographies qui auraient pu devenir autant de jolies cartes postales ou de splendides affiches de voyagistes. Mais c'est toujours avec un temps de retard que Raymond Raymont s'était dit : "Tiens! Voilà une jolie photo à prendre!" Or, un temps de retard est toujours un temps trop tard pour un *vrai* photographe... D'autant plus que l'absence d'Irène l'empêchait d'avoir un regard aigu sur le temps qu'il faisait; sans ses commentaires météorologiques, il ignorait ce qui allait sortir de ce ciel, de ces nuages, de cette pression humide... — Et puis... il y avait le groupe... le groupe à rattraper, lequel ne l'entendait pas de cette oreille. Ou plutôt : ne voyait pas tous ces paysages de ce même œil. Ces paysages... C'étaient les Docks... c'était Saint-Paul... c'était Big Ben... c'était l'Embankment... c'était Piccadilly Circus... c'était Trafalgar Square... En somme... toutes ces "jolies" photographies... c'était... c'était Londres! Raymond Raymont était à Londres! Oui! Il y était! Même si entre son précédent séjour et celui-ci — près de quarante ans! — il y avait eu un véritable bombardement qui en avait métamorphosé les formes, les airs, les lumières même. Or, à Londres! Raymond Raymont était à Londres! Cela ne faisait pas — Londres, Londres, Londres... — l'ombre d'un doute.

Mais le Londres qu'il avait aperçu jusqu'à cette minute présente n'était point Londres; ce n'en étaient en fait que des lambeaux, des pans de murs semi-écroulés; Londres, à la suite d'il ne savait trop quel cataclysme irréversible, semblait avoir presque disparu dans Londres. Et Londres

était devenu un Londres dépourvu de vie, où les seules gens du peuple qu'il croisait étaient des clochards, des banlieusards en navette ou des demeurés égarés.

Et quant aux quartiers qu'il avait traversés après la Cité, après Islington, en remontant vers le nord, à bord d'un car à l'atmosphère tendue de propos tantôt acerbes, tantôt aigres-doux comme des aisselles défraîchies, jusqu'à venir buter presque contre l'Orbital, quoiqu'ils fussent indéniablement populaires, ces quartiers, et bienheureusement dénués de toute valeur touristique, aucun d'entre eux n'avait correspondu, du fait de cet *exotisme tapageur*, à sa représentation si romanesque, si compassée, du Londres de ses pensées et de son passé — du Londres qui dans son cœur n'avait pas bougé du moindre pouce depuis exactement... trente-huit ans! Or, voici qu'ici, dans un pub minable d'Enfield Road, au cœur d'un quartier à demi loqueteux qui avait tout d'un morne no man's land, il avait pour la première fois ressenti cette pure vibration dans le corps : elle lui chuchotait que des gens vivaient ici, qu'il aurait pu croiser, moyennant quelques modifications temporelles, dans le roman très anglais qu'il transportait en poche, à côté de sa pipe en bruyère, ou dans une des chansons des Beatles dont ses oreilles s'étaient nourries pendant ce long voyage.

Raymond Raymond bâilla, mais en oublia aussitôt sa fatigue. Il avait posé devant lui pipe et téléphone. À défaut de pouvoir allumer celle-là, il voulut allumer celui-ci, machinalement, d'une phalange distraite. Il avait cru l'entendre vibrer à plusieurs reprises.

Irène?

Qui d'autre sinon ?

Sans doute avait-il oublié sa brosse à dents... Sans doute avait-elle une information capitale sur le temps prévu à lui délivrer... Or, le téléphone s'était éteint, batterie plate. Raymond Raymont sortit alors de sa poche un chose, tout sourire, tout fier d'avoir songé à s'en munir. Heureux, il remarqua une prise juste à quelques centimètres de l'endroit où il était assis ; il voulut y introduire le chose — mais ce fut peine perdue : la broche et la prise, à sa grande surprise, étaient incompatibles. Londres avait bien changé en presque quarante ans, se dit-il aussitôt, avant de se rappeler que *jadis* (cet adverbe l'amusa et il le prononça quelquefois jusque pour le plaisir : “jadis, jadis, jadis...”) il n'avait eu nul besoin de prise électrique ni de chose à y embrocher. Il songeait à son Irène, qui lui avait sans doute laissé des textos de nature hygiénique et météorologique, mais qui, sans qu'il s'en doutât ni qu'elle le sût elle-même à cet instant précis, s'apprêtait du fond de son *abandon*, le museau de Toutou appuyé contre son épaule, à lui délivrer une longue série d'autres messages — de ces messages définitifs voués à bouleverser une vie. Raymond Raymont se résignait entre-temps à contempler l'écran mort de son téléphone, avec une moue sereine : tant pis, ce serait pour plus tard, il n'y avait pas urgence, il s'achèterait une brosse à dents, il utiliserait entre-temps la pulpe de son index et il prendrait comme il vient le temps qu'il fait.

L'odeur de la pipe par contre le titillait avec urgence, lui chatouillait les doigts, le parsemait de picotements un peu pénibles.

Raymond Raymond tapota le rythme d'un air de Françoise Hardy sur le dos du téléphone, tandis que les doigts d'Irène, quelque part depuis le cœur de Bruxelles, s'étaient mis en route et lui écrivaient de kilométriques phrases anodines sur les touches d'un clavier exigü, en veillant à corriger minutieusement les fautes de frappe ou les inévitables "corrections" automatiques du stupide appareil qui n'y connaissait rien en fait de subjonctif, de tréma ou d'accent circonflexe. Et les phrases si péniblement tactilograhiées arrivaient, fragments par fragments, en quelques clins d'œil jusqu'au cœur éteint de l'appareil de Raymond Raymond, dont celui-ci avait oublié maintenant presque jusqu'à l'existence, tout absorbé qu'il était par le souvenir des bonnes odeurs de tabac dont aurait été imbibé, *jadis*, un endroit aussi crapuleusement charmant que ce "Swan & Hoop".

Les bonnes odeurs de tabac? Raymond Raymond félicita ses petites cellules grises : c'était donc ça!

C'était donc ça qui l'avait d'emblée intrigué et avait été effacé de la réalité présente : ces bonnes odeurs absentes qu'il n'aurait pas manqué de respirer avec plaisir dans un endroit tel que celui-ci... Machinalement, il fit le compte — un compte hélas très rapide — des rares occasions *licites* qu'il avait eues de pouvoir fumer depuis le départ.

Le grand départ avait eu lieu près de vingt-quatre heures auparavant, dans la nuit d'une mi-janvier blafarde et glaciale.

Tous criaient, pleins d'excitation ; tous hurlaient leur joie de partir ; tous montaient dans l'autocar en faisant mine de se bousculer sauvagement ; tous se mirent à chanter en chœur des airs, des rythmes ignorés — tout féru de musique qu'il avait été au cours de sa vie — de Raymond Raymont. Et lorsque après avoir passé le barrage douanier de Calais et oublié les silhouettes en guenilles de ces Peaux-Rouges d'un nouveau style alignées le long des crêtes des talus surplombant l'autoroute, il s'était finalement trouvé un coin tranquille à bord du bateau, loin des agglutinations de jeunes, à l'écart de tout commerce, Raymond Raymont s'était dit qu'il aurait tout le temps qu'il voulait ainsi pour savourer ce grand départ (le premier depuis si longtemps : il n'avait guère bougé au cours des dernières décennies) et pour écouter ses vieilles chan-

sons à soi en picorant quelques bons chapitres de son cher volume, dont lui servait de marque-page providentiel un vieux papier fripé qu'il avait trouvé entre couverture et page de garde au moment où, vite vite vite, il enfournait le volume dans sa poche. Il s'était ainsi blotti dans sa bulle, pendant qu'un peu plus loin, à côté du bar, ses collègues tapaient le smartphone en échangeant des points de vue. Raymond Raymond s'était dit aussi qu'il aurait tout loisir de se représenter avec un brin de mélancolie cette ville si désirée que sillonnèrent un jour, trente-huit ans plus tôt, avant que leur trace ne s'évapore irrémédiablement, ses semelles poussiéreuses de frais jeune homme... Et où jamais (quoiqu'il en ait eu mille fois l'envie, mordu de regrets de ne pas pouvoir la satisfaire, faute de "moyens", faute de "temps", faute de "vigueur", mais aussi *par fidélité à la promesse faite à Irène* de ne jamais plus voyager et de toujours rester à ses côtés), où jamais il n'était revenu depuis lors! En caressant le dos de son volume, Raymond Raymond évacuait de son esprit les larmes silencieuses d'Irène qui, pour la première fois depuis le début de leur longue histoire, le regardait s'en aller par la fenêtre de leur appartement, Raymond Raymond ajustait ses écouteurs et s'apprêtait, entre deux paragraphes de ces ciselures éblouissantes dont il préhumait déjà la saveur (c'était, lecture juste entamée, un roman de Virginia Woolf qu'il tenait en main), à se remémorer ces moments anciens.

Cependant, c'était sans compter la force centripète de cette petite société de collègues dont, malgré la puissante tentation de s'imaginer seul sur les ondes de la Manche, il faisait partie et aux règles collectives de laquelle il avait une

sorte de devoir moral d'apporter son écot. Aussi sortit-il de son coin, et il s'approcha du groupe de professeurs, qui écoutaient avec des rires et des sourires à la fois atroces et joviaux, le chauffeur du car débiter toute une série de blagues, avec en prime un authentique accent de bords de Meuse. Puis de proche en proche, la discussion dériva vers la question des imminentes élections, au sujet desquelles Séraphin décrétait qu'elles ne serviraient une fois de plus à rien et qu'elles ne l'aideraient sûrement pas à mieux mener sa barque, enfin, son car, tandis que le groupe, à l'exception de Raymond Raymond qui rejoignait d'un hochement de tête le chauffeur dans son analyse, réagissait d'un air indigné en soutenant, les yeux collés au smartphone, que c'était au contraire une occasion de "faire bouger les lignes" en matière de planète, de communautés et de perturbateurs endocriniens.

Leur verve se faisait d'autant plus acerbe qu'ils avaient constaté que Raymond Raymond en dépit du feu de la discussion semblait s'être assoupi et avait failli, en quelque sorte, à cette espèce de solidarité corporative dont tous attendaient sans le dire, sans même le penser peut-être, qu'elle fût absolue. Ils lâchèrent le chauffeur, dont la culture jugée rudimentaire atténuait la sottise politique, pour se tourner vers leur drôle de vieux collègue. Et lorsque Raymond Raymond, ouvrant un œil, demanda si c'était bien le jour du retour ou le dimanche suivant qu'on voterait, ce fut avec des ricanements à peine saupoudrés de condescendance qu'il lui fut répondu que les urnes pouvaient très bien se passer de son bulletin de vote; elles ne s'en porteraient pas plus mal. Or, Raymond Raymond